

# Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy

**A**ndré Malraux a trente ans. Il vient d'avoir le prix Goncourt. L'aventure d'Angkor est déjà loin et la guerre d'Espagne tarde à venir. Il est à la fois au début de sa gloire et inhabituellement désœuvré. Il va voir Paul Louis Weiler, à qui il demande un peu d'argent. Mermoz et Saint-Exupéry, qu'il tente – en vain – de séduire. Corniglion-Molinier – son ami – qui les remplace au pied levé. Et les voilà partis, sur un bimoteur de fortune, à la recherche des trésors et du royaume de la reine de Saba. Ce qui est fascinant dans cette histoire (et dans le recueil d'articles et d'études que Gallimard publie ces jours-ci), c'est de voir comment fonctionne un écrivain entre deux inspirations : il vit et écrit, à tout hasard, un chapitre possible de ses Mémoires. Mais c'est aussi l'image farfelue, et belle, de cet aviateur d'occasion qui ne survole, on l'imagine, que des étendues de sable, des mastabas recuits par le soleil, un miroitement vague de schistes et de sels, des tas de pierres, des douars – mais qui voit, et donc décrit, tout un monde de fastes et de palais, d'animaux fabuleux et de chevaux, de charmeurs de serpents et de Nubiens à aigrette, de guerriers cuirassés d'or qui semblent jaillis, selon les pages, du « Salammbô » de Flaubert ou d'un songe du colonel Lawrence. Au début sont les mots, on le devine. De beaux grands mots bien sonores dont il paraît guetter l'écho. Donnez-moi un mot, dit-il. Donnez-moi des « trombes » et des « buccins », le royaume de « Balkis » et celui des « Négus ». Donnez-moi un lexique, un modeste et simple lexique – et, avec ce lexique, je soulèverai le monde. Voir surgir un monde du désert, c'est la définition du mirage. Le faire avec des mots, c'est le génie de l'écrivain.

**D**îner, chez des amis communs, avec Henry Kissinger et Michel Platini. La rencontre, pour l'ignorant que je suis, a quelque chose d'assez baroque. Sauf – je le découvre assez vite – que les deux hommes, par ailleurs remarquables, ont une passion, j'allais dire un métier commun – et que ce métier c'est le football. Pourquoi ? Parce que le diplomate de vocation, le conseiller de Nixon et de Gerald Ford, l'artisan de la paix au Vietnam et de la réconciliation avec la Chine, le stratège austère et froid que je n'imaginai soucieux que du raid américain sur Bagdad ou du GATT, préside le comité d'organisation du prochain Mondial, tandis que Michel Platini, lui, prépare déjà le suivant. D'où une extravagante conversation sur l'OM et la finale de Munich, la corruption dans le football-business et les vellétés d'y remédier – d'où, entre l'inoxydable Metternich et le

■  
**Comment Malraux a cru découvrir les trésors de la reine de Saba.**

■  
**Kissinger, Platini et les infortunes de la vertu.**

■  
**Une tentation national-communiste ? Souvenez-vous des « sections beefsteak »...**

champion à peine vieilli, un échange à la fois amer et léger sur cet étrange marais que devient (qu'a toujours été ?) le royaume des athlètes. Tout les sépare, bien entendu. Vraiment tout. Sinon cette amertume légère, justement – ce sentiment, manifestement partagé, que la pureté n'est pas de ce monde et qu'il y aura toujours un Nixon ici, un truqueur là, pour dévoyer les idéaux. On appelle « Realpolitik » la doctrine du vertueux qui sait que l'Histoire, c'est-à-dire l'impureté, a toujours raison de la Raison. Quel nom pour son homologue dans le monde et l'ordre du sport – c'est la question que j'aurais aimé leur poser. Mais la soirée allait son train. L'hôtesse était exquise. Il convenait de ne pas s'attarder.

**N**aïfs – qu'ils me pardonnent ! – ceux qui semblent découvrir, entre extrême droite et extrême gauche, des points de contact et des passerelles. « National-communisme », disent-ils, depuis que des responsables du PCF évoquent, avec des fascistes, la possibilité de créer un nouveau « front national » ? C'était déjà l'histoire, dans les années 30, de ces sections d'assaut hitlériennes que l'on baptisait « sections beefsteak » parce que des communistes les noyautaient et qu'elles étaient donc, tels des beefsteaks, brunes dehors et rouges dedans. C'était celle, dans les années 20, de toute cette nébuleuse de groupes décrite par Jean-Pierre Faye et qui fut la vraie matrice du nazisme : il y avait là des « nationaux-bolcheviks » et des « révolutionnaires-conservateurs », des léninistes de droite et des fascistes de gauche, c'était comme une formidable centrifugeuse où toutes les paroles politiques se voyaient brassées, brisées, dissociées, redistribuées. Ce fut l'aventure, en France même, de ce Cercle Proudhon si méconnu et qui regroupa, dès le début du siècle, des nationaux (maurrassiens) et des socialistes (soréliens) – la première synthèse rouge-brune, le premier laboratoire du fascisme, la première illustration de ce qui est devenu, depuis, règle absolue : il est toujours et par définition, ce fascisme, *indistinctement* de « droite » et de « gauche ». Bref, que nous en soyons de nouveau là est inquiétant, mais guère surprenant. La vraie question – sur laquelle je reviendrai : le phénomène dont nous sommes, ces jours-ci, les témoins n'est-il que la réédition du passé ou s'y ajoute-t-il un syncrétisme inédit ? Cette phrase de Marx, que je ne me lasse pas de citer et qui est peut-être, hélas, la meilleure des réponses : « *L'Histoire a plus d'imagination que les hommes.* »



(Voir aussi page 60.)